

L'homme au mégot

François Joly



Éditions Gallimard/Série Noire, 1990, ISBN : 2070492478, illustration de Pierre-Marie Valat

EXTRAITS :

« Curveillé s'apprêtait à réarmer la mitrailleuse poisseuse de leur sang, lorsqu'entendant du bruit, il se retourna pour voir dans l'encadrement de la porte un grand type mince, blond, le P.M. en bandoulière et un long poignard de commando à la main. Curveillé, pour remettre en route la mitrailleuse, avait posé son arme à terre, à côté de la caisse de munitions. Il n'avait aucune chance, il était foutu.

— Blöder Schweinehund ; ich werde dich schon Kriegen (Sale petit con, je vais te faire ta fête).

Un déserteur de la Légion Etrangère, passé à l'O.A.S. pour quelques ronds. Curveillé n'eut pas le temps d'esquisser un geste de supplication ni d'ébaucher une prière, un bras jaillit bloquant le poignard du type, tandis qu'un autre bras armé d'un même poignard le frappait à la poitrine comme un cobra. Bix, le menton enfoncé dans la nuque du salopard attendit qu'il s'affaisse, mort, pour le lâcher. Une action comme celle-là valait la Croix de la Valeur Militaire avec citation. Ailleurs. En d'autres temps. Ici, on se battait entre Français, paraît-il. Qu'allait-on raconter aux parents des deux mitrailleurs du 8e R.I.M.A. ? Pour la patrie ? Pour l'honneur ? Mon cul, dirait le Stéphanois. Le commandant ne se perdit pas en des phrases 1 trompeuses. C'était vraiment un type très bien. Bix s'éclipsa et alla fumer une cigarette sur la terrasse en contemplant le port et la mer. Curveillé se mit au lit mais ne s'endormit pas, comme chaque soir, aux accents de « Pour ceux qui aiment le Jazz » de Franck Tenot et Daniel Fillipachi sur Europe n° 1 jusqu'aux aurores, il garda l'image des yeux du déserteur où passait sa propre mort. » (pp. 94/95)

« A 18 h il [Bix] s'arrêtait, se douchait et revêtait un treillis caméléon impeccable, chaussait ses Rangers cirés, se coiffait d'une casquette Bigeard et disparaissait avec son fusil, une dizaine de chargeurs et de lourdes jumelles.

Au début, Curveillé voulut l'accompagner mais il se sentit vite de trop. Bix avait choisi, au onzième étage de la Préfecture, la fenêtre qui offrait la meilleure vue panoramique vers le sud d'où provenait la majorité des attaques, car le square, les arbres, les murets et toute une gamme d'accidents architecturaux étaient propices au camouflage,

De sa fenêtre, il prospectait, mètre par mètre, avec ses grosses jumelles, toute la surface qui s'offrait à sa vue. Sa recherche était méticuleuse, artisanale, sans faille comme le pointer qui va et vient dans les chaumes, couvrant chaque pouce de terrain pour se mettre en arrêt sur la caille ou la perdrix. Il y avait dans sa quête quelque chose d'inquiétant.

On redoute toujours l'attaque, on prie pour qu'elle n'ait pas lieu, on remercie le ciel des trêves fiévreuses, on n'est jamais déçu quand le combat s'éteint. Pas lui. Lorsqu'il avait déniché une ombre insolite, un type planqué, un bonhomme dans une position bizarre, Bix posait les jumelles et s'emparait du fusil. Il le bloquait bien à son bras par la bretelle, se calait contre le mur et les mâchoires serrées au point qu'on en voyait les muscles palpiter, il retenait son souffle par saccades.

L'œil fixé dans la lunette, il attendait. Il ne tirait jamais le premier. Même s'il voyait les types se déployer, ce n'était pas lui qui déclenchait le feu. Il fallait que l'attaque soit lancée en face mais, dès que le premier tir avait lieu, son fusil tonnait et là-bas un type s'éparpillait. Nulle satisfaction n'apparaissait dans son visage. Il reprenait sa fouille systématique, le fusil grondait encore.

Certains soirs, il envoyait trois ou quatre attaquants au tapis, ne leur laissant aucune chance car, si l'un des malheureux bougeait encore, il avait droit au coup de grâce, à distance.

La Préfecture était devenue un bastion inutile, le summum de l'absurde. Les pieds-noirs avaient fui et Curveillé sombrait dans la neurasthénie tandis que ses compagnons prenaient des allures de zombies.

Un lendemain d'attaque, ils ramassèrent un salopard qui ne devait pas avoir plus de seize ans. Il n'avait pas été tué sur le coup et avait dû agoniser, perdu dans un recoin, une partie de la nuit. Le commandant, en le voyant, eut des larmes plein les yeux et dit en marmonnant que c'était bien la fin puisque, maintenant, ils envoyaient des gosses. Il ordonna de faire des tirs de barrage, de ne tirer pour tuer qu'à la dernière extrémité. Certains appliquèrent la consigne, d'autres pas. Bix fut de ceux-là.

Curveillé fut un des derniers à se détacher de Bix. Il lui devait trop. Et puis, du temps des classes à Clermont-Ferrand, c'était lui qui l'avait surnommé Bix. Un soir, alors qu'ils sympathisaient déjà, il lui avait dit en riant, qu'il ressemblait à un jazzman du Chicago d'avant-guerre, Bix Beiderbecke. Les autres s'étaient esclaffés et le surnom de Bix lui était resté sans qu'il s'en formalisât. Il est vrai que Curveillé lui avait décrit le cornettiste aux cheveux gommés, au smoking bien coupé et à l'allure de danseur mondain comme le premier musicien important du jazz blanc. Il s'était gardé cependant d'ajouter que Beiderbecke avait traversé la vie comme un météore de 28 ans.

Maintenant, Bix faisait peur. Cette amitié était trop difficile à assumer et l'individu était devenu inquiétant par sa rigueur et son silence. Seule faiblesse, il fumait, il fumait beaucoup. Après un tir réussi, il allumait toujours une cigarette, une Bastos. Il ne jetait pas la cendre n'importe où ; très méticuleux il prenait une douille vide et y logeait son mégot.

Curveillé avait mis des années à s'en remettre. Pas seulement de l'épisode de la Préfecture mais du reste. Un mariage raté, des rêves pourris, des mois d'errance. Il lui arrivait encore, la nuit, de gueuler de terreur, de s'éveiller en sueur sous l'effet d'une balle ou de tortures imaginaires. Il ne s'asseyait jamais dans un lieu public le dos à la porte. Dans la rue, un bruit sec d'échappement lui donnait toujours envie de plonger. Il avait horreur des feux d'artifice, des pétards des gosses, des actualités sur Beyrouth, des portes qui claquent, de la pub Garbit pour le couscous. Pourtant, un psy qu'il aurait consulté aurait dit qu'il s'en était bien sorti. Après tout, il avait deux ou trois copains pieds-noirs, une associée arabe et l'odeur des merguez ne lui foutait pas la nausée.

Mais les autres, les copains, comment avaient-ils encaissé ? Sitôt la quille arrivée, ils s'étaient volatilisés, chacun de son côté. Ils s'étaient écrit. Une fois. On se reverra, on fera une bouffe énorme, on viendra avec nos nanas. Puis rien. Silence. Ils avaient trop de choses à digérer et surtout à effacer... » (pp. 98/101)